

**François Gautier de Tournes an August Wilhelm von Schlegel
Cologne, 10.09.1810 bis 14.09.1810**

| | |
|---------------------------------|--|
| <i>Empfangsort</i> | Blois |
| <i>Anmerkung</i> | Empfangsort erschlossen. |
| <i>Handschriften-Datengeber</i> | Dresden, Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek |
| <i>Signatur</i> | Mscr.Dresd.App.2712,B,30,2 |
| <i>Blatt-/Seitenzahl</i> | 4 S. auf Doppelbl. u. 3 S., hs. m. Paraphe u. Adresse |
| <i>Format</i> | 23,6 x 19,6 cm; 11,8 x 19,8 cm |
| <i>Bibliographische Angabe</i> | Krisenjahre der Frühromantik. Briefe aus dem Schlegelkreis. Hg. v. Josef Körner. Bd. 2. Der Texte zweite Hälfte. 1809–1844. Bern u.a. ²1969, S. 162–165. |
| <i>Editionsstatus</i> | Einmal kollationierter Druckvolltext mit Registerauszeichnung |
| <i>Zitierempfehlung</i> | August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-01-20]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-01-20/briefid/355 . |

[1] Cologne 10 7 [= septemb]^{bre} 1810

Dear Sir

J'ai éprouvé une espèce de soulagement et un sensible plaisir, en recevant l'intéressante lettre, dont vous m'avez favorisé et que je viens encore de relire. Je ne veux pas vous louer, mais je ne puis cependant m'abstenir de vous dire, que ces feuilles où votre ame fut épanchée d'une manière si touchante, ajoutent fortement encore a la haute estime et au tendre attachement que vous m'avez inspirés. – Me permettez-vous d'ajouter, en peu de mots, que les seules lignes de cette lettre qui, tout en touchant ma sensibilité, me font cependant une véritable humiliation sont celles qui manifestent une prévention, hélas! si dénuée de tout fondement a mon egard, ainsi que le jugeroient toutes les personnes qui ont quelque connoissance de moi.

Vous savés, mon cher Monsieur, que je ne crois pas que la discussion puisse jamais être utile, en fait de verités essentielles et, par là, d'une sphère supérieure a celle de la raison. – Je n'essayerai donc pas de discuter les différents sujets, du plus haut intérêt, que m'offre et traite avec sagacité et profondeur l'écrit que j'ai sous les yeux. – Seulement je prierai celui qui incline les cœurs a son gré, de disposer le votre en dirigeant ma plume, si malgré mon extrême infériorité de tous genres, a votre egard, et peut-être par cela même, il m'appelloit a modifier vos idées sur quelques objets.

Vous témoignés quelque regret, de ce que les écrits qui vous occupent actuellement, quelque estimable et louable qu'en soit le but, vous détournent de recherches et d'explorations Religieuses, plus estimables et louables encore, [2] et dont vous vous proposés de remplir, le plus tot qu'il vous sera possible et pour votre propre utilité, aussi bien que pour celle des autres, votre vie littéraire – qui ne respecteroit un tel projet, qui paroît si véritablement digne d'un cœur et d'un esprit, tels que les vôtres? – Cependant, je ne craindrois pas de dire que, si vous le réalisés, vous êtes perdu. – oui, si vous entreprenés seulement Dom Calmet, votre vie n'y suffira pas et vous aurés cependant été détourné par ces etudes, infiniment utiles et louables, de **la seule chose nécessaire**, de celle a laquelle votre ame aspire sans cesse et a laquelle vous êtes continuellement invité. – Peu de mots, surtout s'ils viennent de Dieu, suffisent a un entendeur tel que vous. – **Marthe, Marthe, vous vous occupés et vous travaillé pour beaucoup de choses; – cependant, – une seule chose est nécessaire et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point otée.** – Marthe s'occupoit de la reception de son sauveur et de reconnoitre la grace qu'il leur faisoit, en daignant les visiter: – quoi de plus juste, de plus louable? Cependant elle est reprise et celle-là est louée, comme ayant choisi la bonne part, qui ne pensoit qu'a écouter la parole et **se se laisser** penetrer des salutaires influences de celui, aux pieds duquel elle se tenoit humblement assise et recueillie, dans un paisible repos. – C'est là **la seule chose nécessaire** et dont il est malheureusement trop commun, que les ames le mieux intentionnées se laissent détourner par des choses, extrêmement utiles et louables, mais qui néanmoins les privent du seul vrai bien, de la veritable vie, que Dieu seul peut opérer en nous. [3] C'est là la veritable conversion, non a une Eglise extérieure et qui va bientôt être détruite et renouvelée, mais a l'Eglise intérieure dont J.[ésus] C.[hris]t est le chef et a Dieu même; conversion qui, selon son sens étymologique, consiste a se tourner et a rester tourné, vers celui dont tous biens émanent sans cesse; conversion qu'il ne faut pas renvoyer, ni au lendemain, ni d'un quart d'heure, et

qui est bien facile, puis qu'il ne s'agit que d'un acte de notre volonté et de chercher ainsi celui qui remplit tout de son auguste présence et de sa puissance et qui est plus, en nous, que nous mêmes. – Comment, denués que nous sommes, haletants sans cesse après un bonheur qui nous échappe de même, pouvons-nous, sous les prétextes même les plus spécieux et les plus beaux, négliger, éviter et nous séparer, pour ainsi dire, de celui qui nous invite continuellement et qui peut seul nous donner ce bonheur, objet de notre poursuite et de tous nos desirs?

Je suppose une légère nacelle, suivant le cours d'une rivière peu profonde, **pour** arriver à la mer: elle peut être arrêtée par les racines d'un saule antique, par des arbustes fleuris, comme par un amas d'immondices; – ces arbustes parfument l'air et plaisent à tous les sens; mais ils n'en arrêtent pas moins la faible nacelle et, si on ne l'en dégage, elle n'arrivera jamais à la mer, qui est sa destination. – C'est dans ce **dégagement** des choses, bonnes, ou mauvaises, belles ou défectueuses, qui nous **arrêtent**, que consiste le renoncement qui est exigé de nous, que le monde **veut** considérer comme s'il [4] s'agissoit de l'écorcher tout vif, mais qui n'est que l'échange de faux biens, contre des biens véritables.

Vous croirés aisément, Monsieur et cher ami, qu'en traçant faiblement ces lignes, j'avais aussi et inévitablement en pensée, celle qui nous intéresse si tendrement l'un et l'autre, à qui tant de dons éminents et tant de moyens de bonheur ont été accordés, qui n'a pas trouvé ce bonheur dans les créatures et qui continue, cependant et quoique desabusée, à l'y chercher, plutôt que dans celui, qui s'est fait connoître à elle et qu'elle n'ignore pas pouvoir seul le lui donner. – Cela est d'autant plus déplorable, qu'il n'est pas douteux, (car il est aussi des constellations spirituelles) que son arrêt ne soit d'un effet très fâcheux, pour plusieurs âmes qui tiennent à la sienne et qu'elle entrave ainsi, au lieu de les porter et avancer vers Dieu. – Il est vrai et trop vrai aussi, qu'elle auroit dû être soutenue et poussée, vers ce grand but, par un homme... qui a fait et fait encore son malheur et le sien... –

J'écrirai donc à Albertine, puisque vous le voulez: j'espère d'écrire aussi incessamment à M^{lle} Randall.

– Je crois que je pourrais encore recevoir ici une réponse de vous, mon cher Monsieur, si vous en aviez quelque-une à me faire. – Je n'ai pas besoin de vous dire l'intérêt, que je mets aux déterminations que l'on prendra aux lieux que vous habitez, déterminations qui peuvent, selon l'avis général, avoir des conséquences exclusives bien longues et peinibles.

Veuillez, Monsieur et cher ami, recevoir tous mes vœux les plus ardents pour votre véritable bonheur, ainsi que celui de mon invincible attachement.

G.[autier]

[5] P. S. Je rouvre ma lettre pour ajouter, en peu de mots, puis qu'il me semble qu'ils ne sont qu'une répétition, que je suis bien loin de vouloir vous détourner, le moins du monde, d'une vocation littéraire, qui me paroît en effet la votre et un juste emploi des talents éminents, que Dieu vous a donnés: mais c'est en le cherchant lui-même, avant toutes choses, en se mettant, autant que notre faiblesse le comporte, en rapport avec cet Être adorable, et sous l'influence de ce soleil de justice, que l'on est véritablement éclairé et que les dons intellectuels ont toute leur extension et leur véritable application. – **Cherchés premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses etc.** –

[6]

[7] Col[ogn]y 14 7 [= septem]^{bre} [1810]

Je veux encore ajouter à ma lettre du 10 c.[ourant], Monsieur et cher ami, qu'il est tout simple que vous soyez attiré, par un culte qui vous fait sentir quelque chose d'analogue aux besoins de votre âme, tandis que vous ne trouvez rien dans l'autre. – Mais si Dieu vous fait la grâce de vous donner quelque goût, quelque sentiment de sa présence, en supposant que vous vous déterminiez et consacriez à la **chercher et ce Royaume, premièrement et avant toutes choses**, je vous assure qu'ayant la pulpe qui nourrit, vous ne rechercherez plus l'écorce, qui importe peu; jouissant de la réalité, vous ne desirerez plus ce qui n'en est que la figure. – Cela sera, j'ose l'espérer. – Quant aux ouvrages spirituels, où nous pouvons trouver des conseils et de puissants secours, je ne nie point que l'attrait, involontaire et dégagé de propre esprit, ne puisse et ne doive même, être suivi: – je conviens aussi qu'il est des choses, dans M. de S^t Martin, S^t François de Sales, etc, de la plus grande vérité et utilité; mais je [8] suis certain aussi que, quant à la seule chose nécessaire, ce sont surtout, principalement et éminemment, les ouvrages de Madame Guion qui peuvent en mettre sur la voie. – J'espère que vous connoissés du moins, en entier, les 2 volumes de discours spirituels. – Les 3 volumes intitulés **Justifications**, vous offriraient la quintessence textuelle de ce qu'ont écrit les Pères de l'Eglise et les plus grands serviteurs de Dieu, depuis les apôtres jusqu'à nous, – quant aux 20 volumes d'explications de la Bible

, je vous assure que je crois que 12 pages, au hasard, peuvent être plus réellement utiles, a toute personne de bonne volonté et toujours sous le rapport de la seule chose nécessaire, que les 22 folios de Calmet et les plus admirables ouvrages de ce genre, inutiles aux incrédules et aux mondains, parce qu'ils ne les lisent pas, et plus inutiles encore, graces a la munificence de Dieu, a ceux qui sachant que la foi est un don de lui, la demandent, la reçoivent, et ne desirent plus d'autre science. - Je vous embrasse tendrement.

Namen

Brogie, Albertine Ida Gustavine de
Calmet, Augustin
Constant, Benjamin
François, de Sales
Guyon, Jeanne Marie Bouvier de la Motte
Jesus, von Nazareth
Randall, Frances
Saint-Martin, Louis Claude de
Staël-Holstein, Anne Louise Germaine de

Orte

Cologne

Werke

Bibel

Calmet, Augustin: Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament

François, de Sales: Werke

Guyon, Jeanne Marie Bouvier de la Motte: Discours chrétiens et spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure

Guyon, Jeanne Marie Bouvier de la Motte: Justifications du Moien Court et de l'Explication du Cantique des Cantiques

Guyon, Jeanne Marie Bouvier de la Motte: La Bible traduite en françois avec des explications et des réflexions qui regardent la vie intérieure

Saint-Martin, Louis Claude de: Werke